

2 ouvrages en un volume
le second est incomplet
livre [illegible]



DEVISES HEROIQVES ET MORALES.

DV P. PIERRE LE MOINE,
de la Compagnie de IESVS.



A PARIS,
Chez AVGVSTIN COVRBE', dans la petite Salle
du Palais à la Palme.

M. DC. XLIX.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



L'IMPRIMEVR AV LECTEVR.

LECTEVR, ie te donne icy en vn corps, ce que tu as peut-estre déja veû par pieces. Le present n'en est pas moins nouueau, ny ne t'en doit estre moins agreable. Et si des parties separées & en desordre, ont pû tenter la conscience d'vn Inconnu qui se les est attribuées; il est à croire, qu'vn corps iuste & regulier, accompagné de sens & d'esprit, & paré mesme de la main des Muses, ne se trouuera pas indigne de ton estime. Ce corps est diuisé en deux parties, selon les deux differentes especes de Deuises qui le composent. Les premieres qui sont

les Heroïques, ſont des eloges d'vn mot & d'vne figure; & ont eſté faites pour des Perſonnes de condition & de vertu eminente. Les ſecondes, qui ſont les Morales, ſont des leçons abregées; & comme ie l'ay oüy dire, des dogmes par extrait, & vne Philoſophie en eſſences. Au reſte, parce que la Deuiſe, qui eſt vne Similitude ſuſpenduë & ſans attache, peut ſouffrir autant de ſens differens, qu'elle ſouffre de conuenances; on a trouué à propos de t'interpreter celles-cy; & d'arreſter par vne courte explication, la ſimilitude qui eſt vague & comme imparfaite dans la Deuiſe. Par là tu ſeras ſoulagé de la peine d'aller chercher de fauſſes interpretations au loin; & tu auras la ſatisfaction de voir en meſme temps & tout d'vne veuë, le tableau & le ſujet, la copie & l'original. Encore te faut-il dire vn mot de l'artifice des vers adiouſtez à ces Deuiſes. Ce n'en ſont pas de ſimples interpretations; ce ſont pluſtoſt d'autres Deui-

ſes mieux marquées & plus eſtenduës, plus diſtinctes & plus acheuées que les premieres. Ce ſont des images à deux faces, & des portraits qui ont deux viſées : & comme ils regardent de front le ſymbole qu'ils expliquent ; ils regardent auſſi de front & ſans détour, ou la perſonne ou le ſujet à qui s'aplique le ſymbole. Iuſques icy on ne s'eſtoit point auiſé, ny d'expliquer ainſi les Deuiſes, ny de les parer de la ſorte. Cét artifice ne te bleſſera point la veuë, ſi tu l'as aſſez inſtruite, & aſſez diſciplinée pour le connoiſtre : & tu auoüeras ie m'aſſure, qu'il eſt de ſemblables ouurages, comme des peintures en petit, & comme des deſſeins, qui ont tout l'eſprit des grands tableaux, & n'en ont pas la maſſe ny l'embarras.

ON a veû quelquefois des langes victorieuſes; & l'Hiſtoire parle auec merueille, d'vn de nos Roys, lequel eſtant porté en maillot à la teſte de ſes troupes, deffit vn party, & gagna vne bataille. La merueille n'a pas eſté moindre de nos iours, de voir vn cercueil couronné & des funerailles triomphantes: & l'Hiſtoire ne doit pas faire vn moindre recit du feu Roy, lequel abattit l'Eſpagne & la Flandre, qui s'eſtoient releuées à la nouuelle de ſa mort, & auoient eu la hardieſſe de venir violer ſa ſepulture. Cela ſe fit à la iournée de Rocroy, où ie ne voudrois pas dire que ſon Ombre combatit, comme vn Grec écrit que les Ombres des Soldats morts furent veuës combattre apres la bataille qu'Attila donna à Valentinian: mais ie puis dire, & il eſt vray, que ſa Fortune encore viuante y aſſiſta auec ſon Ame deſia glorieuſe: & que les Ennemis furent deffaits par ſa Reputation & par ſa Memoire, comme des chiens timides feroient chaſſez par la ſeule montre d'vn Lyon mort.



L'ombre du mort les chaſſe.


AINQVEVR *ſur la campagne, & ſur les monts vainqueur,*
Mon ſiecle ie remplis des marques de mon cœur,
Et fus en tous les lieux ſuiuy de la Victoire.
La terreur de mon Nom reſte encore apres moy;
Ma Fortune ſuruit auecque ma Memoire;
Et de mes Ennemis ma ſeule Ombre eſt l'effroy.

SI vn Saint Pere a donné du raiſonnement aux abeilles, on peut bien donner du courage & du conſeil au Roy des abeilles. Il eſt vray que c'eſt vn Roy qui n'a point de ſexe ny de couronne : mais il a toutes les bonnes qualitez du premier ſexe ; il a toutes celles qui donnent de la force & de la grace aux couronnes. Il eſt actif & vigilant ; il eſt laborieux & magnanime ; il a vne grandeur moderée & bienſeante ; il a vne authorité qui ſe fait obeïr ſans violence, & qui eſt efficace ſans aiguillon. Tout ſon regne eſt vn regne de douceur : ſes victoires meſmes ſont innocentes & toutes pures : & bien loin de piquer ſon petit peuple, il ne pique pas meſme ſes ennemis. Le ſymbole ne ſçauroit eſtre plus iuſte, pour repreſenter les vertus, les deuoirs, & les fonctions de la Princeſſe, qui par naiſſance ou par election doit faire la charge du Prince.

Il eſt



Il eſt Roy de courage, & non de ſexe.



LA Nation que ie regente,
Eſt induſtrieuſe & vaillante,
Et de ſes Ennemis triomphe ſous mes loix:
La Victoire où ie ſuis ceſſe d'eſtre volage;
Et pour l'arreſter dauantage,
Si ie n'ay le ſexe des Roys,
I'en ay l'eſprit & le courage.

LA pleine Lune qui monte à la place du Soleil couché, & la garde à ſon ſucceſſeur, faiſant cependant comme vn iour moyen entre celuy qui n'eſt plus, & celuy qui n'eſt pas encore, eſt vn autre ſymbole des qualitez & des vertus que doit auoir la Princeſſe qui eſt eſleuée au gouuernement des Peuples.



Quand elle eſt ſeule elle égale le Soleil.



E tiens l'Hemiſphere à mon tour,
Mes rays font reuiure le iour;
Et la Nuit n'a pour moy ny tenebres ny voiles.
Mon corps à mon Ange eſt pareil:
I'embellis de mes feux la face des Eſtoiles,
Et fais quand ie ſuis ſeule autant que le Soleil.

ON a cent fois comparé les Peuples auec les vagues de la Mer: mais ie ne sçay si l'Eloquence qui gouuerne les Peuples, auoit encor esté comparée à cette Vertu superieure, à qui les Mers obeïssent. C'est la pensée de cette Deuise, où le Croissant & les Ondes tirées des Armes de M. le President de Mesmes, representent cette Magistrature d'esprit, & cette Souueraineté d'Eloquence, par laquelle il regne dans les Assemblées. Aussi a-t'on dit de luy qu'il estoit l'agreable Tyran des opinions; & que la violence de ses auis maintenoit le Droit & appuyoit la Iustice. On l'a veû sous le regne passé & sous le present, conseruer l'authorité du Prince par l'authorité de sa parole; on l'a veû émouuoir ou appaiser les Esprits selon les diuers besoins de l'Estat; & par là il a fait voir que les Particuliers ont leur empire aussi bien que les Souuerains, & que la Souueraineté la plus absoluë n'est pas tousiours celle de la Pourpre.



Elle l'appaiſe & l'émeut.



E gouuerne d'icy le calme & la tem-
peſte,
Sous moy s'émeut le trouble, & le trouble
s'arreſte;
A mon illuſtre frein la Mer ſouſmet ſes flots:
Et ſelon que le veut le beſoin du bas Monde,
Mon puiſſant eſprit fait de l'onde
Le mouuement & le repos.

LA Grenade qui est vne Reyne naturelle, est aux Roys & aux Reynes, vne leçon veritablement royale & naturelle. Elle a vne couronne, & des cœurs sans nombre sous cette Couronne : Et par là les Princes sont aduertis, que la Couronne est vne charge si pesante, & que les deuoirs en sont si diuers & en si grand nombre, que pour bien porter cette charge, & pour remplir dignement tous ces deuoirs, ils auroient besoin de plusieurs esprits & de plusieurs ames ; & que sur tout, il leur faudroit autant de cœurs qu'ils ont de Suiets.



A teste royale, plusieurs cœurs.



Ma naissance est auguste & ma race royale,
A mon illustre sang nul autre ne s'égale;
I'ay de la maiesté l'esprit & la douceur;
D'vn rampart naturel ma force m'enuironne;
Et i'ay pour remplir ma Couronne,
Vne grande ame & plus d'vn cœur.

LE Phenix naiſt de la cendre de ſon pere bruſlé au Soleil ; & de cette cendre encore chaude luy vient cette inclination ſolaire, qui luy fait aimer le Soleil, & ſe tourner à ſa lumiere dés qu'il a les yeux ouuers & les aiſles libres. Ce ſymbole eſt noble & royal, & repreſente aſſez naturellement l'inclination que le Roy, encore enfant, a euë apres le feu Roy ſon Pere, pour vne Perſonne illuſtre, dont la vertu eminente a long temps fait l'honneur de la Cour.



Et moy encore apres mon Pere.



VE le feu de cét Astre est pur & glorieux!
Que le iour est puissant qu'il porte dans les yeux!
Et que son ascendant est fort sur l'Hemisphere!
Mon cœur est à peine formé,
Et sur les cendres de mon Pere,
Desia de ses rayons mon cœur est allumé.

TOVTES choſes ſont royales & ſouueraines en la Roſe; elle eſt douce & maieſtueuſe; elle eſt parée & modeſte; elle eſt belle & agreable, mais ſa beauté eſt pudique, & ſes graces ſont de bonne odeur. On n'y trouue à dire que ſes eſpines : mais outre qu'il falloit des gardes à vne Reyne; & que la pudeur & la beauté ne deuoient pas eſtre deſarmées & ſans deffence ; ces armes ne luy oſtent rien de ſa douceur, & ſes graces n'en ſont point changées. Par là elle enſeigne, & aux Souueraines quelles armes ſont à leur vſage; & aux Vertueuſes quelles coleres & quelles ſeueritez ſont bienſeantes à leur ſexe.



Elle plaiſt quoy qu'elle ſoit armée.

*ON ſang eſt noble & pur, & mon ame royale;*
Nulle autre beauté ne m'égale,
A conioindre la pompe auecque la pudeur:
D'vn air de maieſté ma grace eſt animée;
Mon eſprit eſt de bonne odeur,
Et ie ne laiſſe pas de plaire eſtant armée.

LA Nature eſt accuſée d'auarice: elle ne donne ſes graces que par gouttes & l'vne apres l'autre: & ce n'eſt gueres ſa couſtume, d'enuoyer les fruits, qu'apres que les fleurs ſont paſſées. Cette auare neanmoins a ſes feſtes & ſes largeſſes; elle a auſſi bien que la Fortune ſes fauoris & ſes fauorites: & il ſe voit quelquefois des perſonnes priuilegiées, à qui par vne grace pareille à celle qu'elle fait aux Orangers, elle donne des fruits de Printemps, & des fleurs d'Autonne.



Il garde sa fleur apres son fruit.



ES esprits sont doux & puissans;
Ie plais aux cœurs, ie plais aux sens;
Mon ombre mesme est estimée:
Le Ciel est tousiours beau qui sur ma teste luit;
Sous moy la terre est parfumée,
Et ie garde ma fleur encore apres mon fruit.

LEs Morts ont tousiours esté respectez, & de tout temps on n'a eu guere moins de religion pour les Tombeaux que pour les Autels. Cette religion neanmoins a esté violée en la personne du plus grand Ministre que la France ait eu : & pour parler en termes de deuise, ce Garde inuincible & infatigable, apres auoir courageusement deffendu la maison & le voisinage contre les vsurpateurs ; apres auoir chassé les Lyons, les Leopards & les Aigles, a eu le malheur à sa mort, d'estre indignement rongé des guespes ; c'est le nom qu'on a donné à vne infinité de mauuaises Satires qui se sont attachées à sa memoire.



Et autrefois i'estois craint des Lyons.

INFATIGABLE *garde & terrible chasseur,*
Aux loups, aux estrangers, aux voleurs i'ay fait peur,
Et du bruit de ma voix i'ay fait trembler la Terre.
Voyez où m'a reduit le caprice du Sort,
Moy qui défis Lyons & Leopards en guerre,
Ie me trouue rongé des guespes à la mort.

IE ne sçay pas bien, si c'est l'éleuation des grands Hommes, ou leur agitation continuelle, qui trouble la veuë de leurs spectateurs : mais il est certain que leur grandeur ne se voit iamais toute entiere qu'apres leur mort. Le Ministre qui est representé par cette colonne, a eu cela de commun auecque les autres; & soit qu'on le voye plus à l'aise & auecque moins de peine & moins d'enuie, depuis que la mort l'a abatu, soit qu'on ne luy trouue point de mesure ny de comparaison qui ne soit courte, sa grandeur est mieux reconnuë maintenant & plus estimée qu'elle n'estoit durant sa vie.

Ma



Ma chûte me fait paroiſtre plus grande.


'AGVERES *que i'auois la teſte dans les Cieux,*
Vne moitié de moy cachée aux meilleurs yeux,
Se perdoit dans la nuë auecque la lumiere :
Maintenant que ie ſuis à terre & ſans ſplendeur,
On me peut meſurer, on me voit toute entiere,
Et ma chûte fait mieux paroiſtre ma grandeur.

DEPVIS la Grecque, qui eut la hardiesse de dire que Rome estoit l'Olimpe de la Terre, la Cour n'a iamais manqué de flateurs qui l'ont comparée au Ciel. Si c'est vn Ciel, comme ils disent, c'est vn Ciel qui n'a point d'autre harmonie que le hazart & le tumulte, qui ne connoist point d'autre Dieu, & ne suit point d'autre intelligence que la Fortune. Non seulement aussi il tombe des Cometes de ce Ciel; il en tombe encore des Estoiles: mais les Cometes n'en apportent que de la fumée; & les Estoiles qui en tombent, sont suiuies de leur lumiere & de leur gloire. Telle fut il y a quelque temps la disgrace d'vne Personne illustre, & qui a des Estoiles l'innocence, la pureté, & l'inclination à bien faire. Iamais elle ne fut plus lumineuse ny plus regardée; & la Fortune mesme qui auoit esté la perpetuelle riuale de sa vertu, l'a respectée, & a consenty à son éleuation depuis cette chûte.



Elle tombe ſuiuie d'vne grande lumiere.

DE la Scene illuſtre & roulante,
Où long temps i'ay paru ſi belle & ſi brillante,
Ie tombe ſans auoir merité mon malheur.
Mais ne me plaigneZ point; ie tombe toute entiere,
Et i'apporte auec ma grandeur,
Mon innocence & ma lumiere.

LE Duc d'Alue disgracié allant reduire le Portugal, se plaignoit d'estre enuoyé les chaines aux mains à la conqueste d'vne Couronne. Le faucon pourroit faire vne semblable plainte, quand on le porte à la chasse auecque le chaperon & la longe. Des Capitaines d'aussi grande reputation que le Duc d'Alue, ont encore esté plus mal traittez de la Fortune; & nous en auons veûs de disgraciez & de prisonniers, apres des batailles gagnées & des Prouinces reduites. C'est le sens de cette Deuise, où vn faucon attaché, se plaint de ce qu'apres auoir chassé si long temps & auec tant de courage, pour recompense de son courage & de sa chasse, il ne luy reste que le chaperon & la perche.



Il ne me reſte que les liens.



Ovt auiourd'huy i'ay fait la guerre:
Soit dans la nuë ou ſur la terre,
Il n'eſt point d'Ennemy que ma main
n'ait détruit;
Et cependant recompenſe funeſte,
Pour tant de peine il ne me reſte,
Que d'iniuſtes liens, & qu'vne obſcure nuit.

LE Soleil attire, & les Cometes attirent aussi: mais les Cometes n'attirent que pour entretenir leur grandeur & leur éclat; ne rendent rien de ce qu'ils attirent, & ne sont au Public que de splendides obiets d'horreur & de haine. Au cõtraire le Soleil n'attirant que pour les besoins communs, & rendant fidelement & iusques à vne goutte tout ce qu'il attire, ne s'agrandit pas d'vn seul rayon; conserue son innocence & sa pureté; & comme il est le commun Bienfaiteur des hommes, il reçoit aussi des benedictions de tous les hommes. On ne peut proposer aux Administrateurs des finances, vn modele plus accomply ny plus illustre que celuy-là: & on ne peut souhaiter vne plus parfaite imitation de ce modele, que l'administration de M. le President de Bailleul, pour qui cette Deuise a esté faite.



Il amasse afin de répandre.



OMMVN *Dispensateur de la vie & des*
biens,
Pour les besoins communs & non pas pour
les miens,
I'éprains le pur esprit de la Terre & de l'Onde:
Mais sans les presser ie l'éprains;
Et sans qu'il en demeure vne goutte en mes mains,
Ie le rends tout entier aux vsages du Monde.

LE regard, les eſprits, & les larmes naiſſent de l'œil, comme trois beaux rayons d'vn bel Aſtre. Leur vertu neanmoins ne paroiſt iamais auecque toute ſa force, que quand vn deüil modeſte & bienſeant les aſſemble; & fait vn mélange pareil, à celuy qui ſe fait de la lumiere, de la couleur, & de la pluye dans vne nuë tranſparente. Mais ce beau deüil n'eſt pas de toute ſorte de perſonnes; il n'eſt que de ces Ames heroïques & lumineuſes qui peuuent eſleuer la triſteſſe, & luy donner de la grace & de l'éclat comme le Soleil en donne à la nuë: Et ie ne ſçay s'il eſt auiourd'huy vne Ame plus heroïque que celle dont parle cette Deuiſe.



Il luit quoy qu'il pleure.



Ovs *le crespe coulant de ce moete nuage,*
Estendu pour me faire ombrage,
A ruisseaux on me voit pleurer:
Mais la grace à l'ennuy sur mon front est meslée;
Et ma face en deüil & voilée,
Ne laisse pas en pleurant d'éclairer.

LEs grands Fleuues ont leurs païs aussi bien que les montagnes ; mais ils ne s'attachent pas à leurs païs comme les montagnes. Ils vont au loin en faire l'honneur par leurs courses. Ils sont aux Peuples des Mediateurs de reputation & desinteressez. Ils sont des lignes de communication aux parties de la Terre les plus esloignées. D'ailleurs ce sont des liberaux sans regret & sans reserue, & des bienfaisans de toutes les heures & pour toute sorte de personnes. Mais ce n'est que du leur qu'ils sont liberaux ; & il n'entre point de rapine en leurs bienfaits. Ce symbole qui est vne piece des Armes de M. d'Auaux, est vne veritable expression de ses ambassades vtiles & glorieuses à l'Estat ; de ses negociations admirées & benies de tous les Peuples ; & de cette liberalité alliée des Graces & amie des Muses, auec laquelle il a fait si long temps l'honneur de la France par toute l'Europe.



Sa grande courſe a fait ſon grand nom.


LLVSTRE & *grand dés ma naiſ-*
ſance,
De cent païs où ie m'auance,
Ie ſuis l'hoſte commun & le commun lien;
Et ſans rien deuoir qu'à ma ſource,
Riche & magnifique du mien,
Ie ſuis fameux par tout où me porte ma courſe.

LEs Aſtres ne peuuent eſtre particuliers ny ſedentaires, non plus que les Fleuues: & on les peut aiouſter à ces Dieux voyageurs de l'Antiquité, qui eſtoient les communs Bienfaiteurs de tous les hommes. Leurs courſes ne ſont pas ſeulement vtiles, elles ſont reglées & lumineuſes, & toutes leurs démarches ſont concertées, & ſe font par ſemouuement d'vne Intelligence. Dauantage, ce ſont les langues viſibles de Dieu, ce ſont les Miniſtres du Roy des Temps & des Enuoyez à tous les Peuples: ce ſont les autheurs & les interpretes de la deſtinée des Empires. Les proprietez de ce Symbole, qui eſt encore des Armes de M. d'Auaux, ſont d'autres couleurs, qui repreſentent la gloire de ſes ambaſſades, l'importance de ſes negociations, l'vtilité & le luſtre de ſon miniſtere, l'éclat & la force de ſon intelligence; & les grandes preparations qu'il a miſes à la tranquillité publique.



Ie ſuis pour plus d'vn Monde.


'AY *porté mes rayons du Midy iuſqu'au Nort;*
De cent Peuples diuers ie gouuerne le Sort;
Ny les mers ny les monts ne bornent ma carriere:
Mon Deſtin m'a fait naiſtre à ce diuin employ;
Et plus d'vn Monde attend de mon Ange & de moy,
Le calme auecque la lumiere.

LA Tourterelle eſt aux Femmes vn excellent modele de fidelité & de conſtance : & c'eſt ſur ce modele que l'Antiquité a fait les Artemiſes , les Panthées, les Porcies , les Paulines, & les autres grandes ébauches , dont les traits demy effacez ſont regardez auec tant d'admiration dans l'Hiſtoire. Mais ce qui ne fut qu'ébauché de ce temps-là, a eſté acheué de nos iours en celle dont parle cette Deuiſe. Ses vertus ſeront les originaux de l'auenir ; ſa vie ſera la commune leçon des Heroïnes ; & au lieu des Fideles en idée, & des Conſtantes fabuleuſes , on n'alleguera plus que la ſolide fidelité & la veritable conſtance de Felice.



Elle plaint sa solitude.

FVNESTE exemple d'amitié,
Ie plains de ma chere moitié,
La triste & déplorable perte:
Auec moy les zephirs la plaignent nuit & iour;
Et dans ma solitude, affligée & deserte,
Ie n'ay societé qu'auecque mon amour.

IL n'eſt point de conſtance plus haute ny plus viſible que celle de la Lune ; & il n'en eſt point de moins reconnuë ny de plus calomniée. Les changemens que nous luy voyons ſont de ſa fortune & non pas de ſon eſprit ; elle ne perd rien de ſa fermeté en perdant ſon luſtre ; & quoy que le mauuais temps luy oſte, il ne la fait iamais deſcendre de ſon rang, il ne la deſtourne iamais de ſa route. Dans ſes plus grandes défaillances, elle conſerue ſon éleuation & ſon aſſiette, elle ne marche ny plus lentement ny plus en deſordre ; elle ſuit également ſon intelligence. Cette ſi belle Conſtante eſt la belle image d'vne autre Conſtante qui n'eſt pas moins eſleuée qu'elle ; qui ſçait endurer de meilleure grace, & auec plus de dignité ; qui a de la lumiere de reſte, pour en donner aux plus mauuais iours ; qui ſouffre des éclipſes & des afflictions continuelles, & qui eſt touſiours pleine d'intelligence.

Elle



Elle eſt malade, mais ſouſtenuë d'vne grande Intelligence.



OVSIOVRS paſle & deffaite, & toujours languiſſante,
Du mal-heur obſtiné qui touſiours me tourmente,
A peine ay-ie vne bonne nuit:
Ie ſuis ferme pourtant, ie retiens ma conſtance;
Et ſuy d'vn pas égal la grande Intelligence,
Qui me ſouſtient & me conduit.

CELA est estrange, que la Rose qui est si belle & si innocente soit si mal traitée. Son esprit est bienfaisant; son teint est le propre teint de la pudeur; & il y a peu de maladies que sa vertu ne guerisse. La merueille est, que sa beauté ne s'en va pas auec sa fraicheur, ny ne s'esteint auec sa vie. Elle est belle vieille, & belle morte; & sa pourriture mesme est de bonne odeur; ses cendres ont de l'esprit & de la grace. Neanmoins cette belle est malheureuse, & cette innocente est traitée en criminelle. Tous les vents luy sont contraires; elle est piquée de tous costez; sa fin est ordinairement precipitée & violente; & apres auoir vescu parmy les espines, elle meurt dans vn fourneau, où l'ame luy est tirée à petit feu & goutte à goutte. Par là elle est l'image des Graces souffrantes & des Vertus malheureuses : & d'vne entre autres qui deuoit estre la plus respectée de la Fortune, & qui en a esté la plus mal traitée.



Elle eſt belle, mais affligée.



E ſuis de noble ſang & dans la pourpre née;
D'vn riche cercle d'or ma teſte eſt couronnée,
Et par tout ma vertu laiſſe vne bonne odeur:
Mais, ô l'étrange ſort d'vne belle affligée!
Des vents eſtant battuë & d'épines chargée,
Ma grace ne me ſert qu'à parer mon malheur.

IL y a des Vertueuses qui n'ont que les ongles & les dents : toute leur deuotion est d'égratigner & de mordre. Il y en a qui sont toutes de feu & d'épines ; elles piquent ou elles bruslent, & personne ne s'en approche qui ne le sente. Peut-estre que ces Vertueuses ne sont pas mauuaises pour le Desert, mais elles ne vallent rien pour le Monde. La pudeur ne doit pas estre piquante, ny sa deuotion incompatible : elles doiuent bien chasser le vice, mais elles doiuent le chasser de leur seul éclat, & par la seule montre de leur lumiere. C'est la propre gloire du Lys, de chasser les serpents sans les piquer : & cette gloire est particuliere à vne Personne illustre representée par cette Deuise. Sa pudeur est de ces fleurs blanches & innocentes, qui ne piquent point, & qui ne laissent pas d'estre de bonne odeur : elle a trouué le temperament de la vie deuote & de la vie ciuile : & les Vertus ne se voyent iamais chez elle qu'auec les Graces.



Il les chasse sans les piquer.

TOVTE *ma gloire est de ma pureté,*
Rien ne ternit l'éclat de ma beauté,
Et de douceur ma grace est animée.
L'air se parfume à l'odeur que i'épans;
De ma vertu la force est desarmée;
Et sans piquer ie chasse les serpents.

LE Soleil eſt beau en tout âge : il eſt beau dés qu'il ſe leue, & beau encore quand il ſe couche. Ses dernieres heures font autant de iour, & ont autant de ſpectateurs que les premieres : il n'eſt pas vn autre en ſon éleuation qu'à ſon déclin ; & ſoit au commencement, ſoit à la fin de ſa carriere, il éclaire également, & eſt conduit par la meſme Intelligence. Ce ſymbole eſt la propre image d'vne Perſonne, qui a touſiours la meſme grandeur & le meſme éclat ; qui eſt touſiours également lumineuſe & également intelligente ; qui a fait l'honneur de ſon ſiecle par vne ieuneſſe inſtruite & diſciplinée ; & qui le fera encore long temps par vne maturité bienſeante & de grand exemple.



Son visage & son esprit ne changent point.

MA course approche de sa fin;
Et mes rayons tournez vers leur déclin,
Découurent la nuit qui s'auance.
En mon déclin pourtant iusqu'à l'extremité,
Ie suy la mesme Intelligence,
Et répans la mesme clarté.

LA Couronne que les Aſtrologues ont deſcouuerte dans le Ciel, n'eſt pas ſi éclatante, ny ſi fameuſe que la Guirlande de Iulie. Les Muſes l'ont faite elles-meſmes de fleurs immortelles & de plus grand luſtre que les Eſtoiles. Elles pouuoient neanmoins, ces ſçauantes Filles, ſe diſpenſer de ce trauail. Comme il y a vne Royauté ſans gardes & ſans armées; il y a auſſi des Diadêmes ſans or & ſans pierreries: ces Diadêmes ne ſont pas de la Fortune, ils ſont de la Nature qui eſt plus ancienne & mieux inſtruite que la Fortune, & qui fait des Souueraines plus reſpectées & mieux obeïes que celles de la Fortune. Vne Souueraine, des plus celebres de cét ordre, n'auoit pas beſoin de guirlande: & la Nature l'ayant couronnée de tant de lumiere, les fleurs des Muſes ne luy pouuoient plus eſtre que ſuperfluës.

Ma



Ma Couronne eſt née auec moy.


ELLE *Reyne des fruits, belle Reyne des fleurs,*
De mon rang i'ay ſur moy l'enſeigne & les couleurs,
Et nulle Royauté ma Royauté n'égale:
Ie tiens de mon eſprit mille cœurs enchainez;
Et pour faire l'honneur de ma teſte royale,
Et pourpre & diadême auecque moy ſont nez.

IL n'y a rien de si beau qui ne vieillisse. La ieunesse des plus belles fleurs est de peu d'heures ; la Lune déchoit tous les mois & le Soleil s'éteint tous les iours: Il n'est pas iusqu'à la Nature, qui ne soit sujette à cette commune malediction ; & vne fois tous les ans elle seche & deuient chenuë. Il se voit neanmoins vne Fleur priuilegiée, pour qui il n'y a point de vieillesse : & ce qui est bien estrange, l'hyuer qui dépoüille la teste des montagnes, & qui change la face de la Nature, ne luy sçauroit changer le teint, ny luy oster vn poil de la teste. Cette grace est de fort peu de personnes : & soit qu'elle vienne d'vn Esprit lumineux & degagé, qui agit auec éclat sur sa matiere ; soit qu'elle vienne de la propre actiuité de l'Ame, qui se plaist à conseruer la beauté du logis qui luy fait l'honneur ; elle leur est vn presage d'immortalité, & vne montre de la ieunesse eternelle qui leur est promise.



Le Printemps eſt eternel pour moy.



XEMPTE *des Hyuers, exempte des rigueurs,*
Qui font vieillir, qui font mourir les fleurs,
De mes beaux iours ie conſerue la grace:
Et ſans ſubir des ans la rigoureuſe loy,
Iamais de ma fraicheur le luſtre ne ſe paſſe,
Et le Printemps eſt eternel pour moy,

LEs vents qui soufflent contre le Soleil, & qui semblent le vouloir abattre, sont des enuieux indiscrets & turbulents, qu'il s'est fait luy mesme par sa lumiere. Mais quelques nuages qu'ils amassent, & quelques tempestes qu'ils excitent, le Soleil ne pert rien de sa hauteur ny de sa clarté ; il marche tousjours d'vn pas égal ; il ne manque ny à sa route ny à son Intelligence. Et l'Esprit à qui ce symbole est appliqué, quelque bruit que l'Enuie & la Médisance fassent au dessous de luy, se conseruera tousiours dans vne égale éleuation, & répandra tousiours également sa lumiere & sa renommée.



Ils ne m'osteront pas vn seul rayon.



A lumiere m'a fait naistre ces Enuieux,
Qui de leur souffle iniurieux,
Poussent contre moy la tempeste.
Mais ils ont beau tempesté & nuages pousser,
Ils pourroient le Ciel renuerser,
Auant qu'il me tombast vn rayon de la teste.

VNe nuë ardente de la lumiere & de la chaleur que le Soleil couché luy a laiſſé, repreſente icy l'éleuation & la conſtance d'vne amitié heroïque & victorieuſe de la mort. Il ſe voit aſſez d'exemples de cette amitié dans l'Hiſtoire : mais ce ne ſont la pluſpart que des Portraits faits de phantaiſie, ou des Figures mal correctes & hors de meſure. Noſtre Siecle en laiſſera de plus iuſtes & de plus naturels que ceux-là : & ſans parler de ceux qui ne ſont pas encore ſi publics, cette Veſue ſi illuſtre & ſi ſage, qui fait en France l'honneur de Rome, vaut toutes celles de ſon Païs ; & en vne ſeule Felice, il y auroit dequoy faire pluſieurs Porcies & pluſieurs Paulines. Comme la nuë qui fait le corps de cette Deuiſe, elle eſt eſleuée au deſſus de tout ce qui peſe & qui ſoüille ; elle n'eſt ſouſtenuë que d'vn feu celeſte & de pur eſprit ; & la mort qui eſteint toutes choſes, & qui luy a oſté ce qu'elle aymoit, ne luy a rien oſté de ſon amour.



Il eſt eſteint, & il la bruſle.


Ce haut eſtage eſleuée,
De l'Aſtre dont ie ſuis priuée,
I'accompagne la route & retiens la cou-
leur:
Il n'eſt ombre ny nuit qui m'en puiſſe diſtraire;
Son eſprit nourrit ma chaleur,
Et tout eſteint qu'il eſt, il m'enflame & m'éclaire.

LA souffrance a de grands charmes quand elle est dans vn grand sujet : & souuent l'obstination qui resiste à la grandeur heureuse, voire à la grandeur bienfaisante, se rend à la grandeur affligée, & qui fait pitié. On ne regarde pas le Soleil, quand il est couronné de tous ses rayons, on fait mesme tout ce que l'on peut pour s'en deffendre; & il n'y a personne qui ne leue la teste, & qui ne soit en peine pour luy quand il s'éclipse. Il en est arriué de mesme à IESVS-CHRIST; sa passion a plus fait que sa doctrine & que ses miracles, plus que ses promesses & que ses menaces : & les Ames veritablement Chrestiennes experimentent tous les iours, qu'il n'y a rien, par où ce Soleil soit plus fort & plus bruslant, que par cette éclipse.



Il languit & ne laisse pas de brusler.



Es rayons sont ternis , & ma face noircie ;
D'vne sombre pasleur ma lumiere obscurcie ,
Bien à peine se peut de la nuit démesler:
Ma langueur fait languir le Monde & la Nature;
Et quoy que presque éteint des peines que i'endure,
Ie ne laisse pas de brusler.

LE Pelican feroit icy vn corps noble & de belle montre : & le mot de cette Deuise, le pouuoit renouueller tout vieux qu'il est, & luy donner autant d'esprit qu'on luy en ait encore veû. Mais outre qu'il sent la fable, & qu'il falloit au moins vn nouuel esprit à vn nouueau corps ; il ne fait point d'expression, que l'Arbre de baume ne puisse faire aussi agreablement que luy, & auec d'aussi iustes conuenances. Cét arbre a la vertu des guerisons & des miracles : son sang purifie les playes & les ferme : il empesche la corruption, qui est la seconde mort des corps, & leur donne vne espece d'immortalité iusques dans leurs sepultures. L'importance est, qu'il le faut blesser pour auoir ce sang ; il luy faut ouurir le corps & les bras ; & par là il est le symbole de IESVS-CHRIST, qui a esté blessé pour nous guerir, & par sa mort a vaincu la nostre.



Ie suis blessé pour guerir les blessez.



A vie & la santé ruissellent de mon corps;
Ie sauue les viuans, ie conserue les morts;
Et ma vertu s'étend iusques aux sepultures.
Par mon sang tous les maux sont vaincus & chassez;
Et mes salutaires blessures,
Sont la guerison des blessez.

Les eaux ne ſont pas la moins agreable partie d'vn païſage; non pas les eaux mortes ny les pareſſeuſes, mais celles qui viuent & qui ſe meuuent. Elles plaiſent principalement lors que tombant ſur des rochers, & roulant parmy des cailloux, elles ſe purifient par leur chûte; & paroiſſent d'autant plus blanches, que leur lit eſt plus rude & qu'elles ſont plus agitées. La vie des hommes, ſelon le mot de l'Eſcriture, eſt pareille à la courſe des eaux ſur la terre. L'impureté, la corruption, la mauuaiſe odeur ſont de la proſperité qui croupit, & qui eſt ſans exercice. Au contraire, l'innocence, la pureté, la reputation, & l'eſtime ſont de la patience, qui eſt touſiours battuë & touſiours preſſée; qui ne s'auance que pour ſon agitation & par ſes chûtes.



Elle blanchit estant battuë.



AR *tout ie suis battuë, & par tout tra-*
uersée;
Sur vn lit de cailloux en contrainte &
pressée,
I'ay peine à reposer & peine à me mouuoir.
C'est ma gloire pourtant d'estre si mal traitée;
Moins ie suis en repos, plus on aime à me voir;
Et i'ay plus de blancheur, plus ie suis agitée.

LA felicité du marbre n'eſt pas dans le repos de la carriere: & il n'eſt pas de ſon bien, qu'il demeure entier; que le fer ne luy oſte rien; que ſa maſſe & ſa rudeſſe luy ſoient laiſſées. Il faut qu'il ſouffre le marteau & le ciſeau; il faut qu'on le taille & qu'on le couppe, qu'il reçoiue des bleſſures, & faſſe des pertes, pour auoir de la beauté & de la reputation, pour eſtre eſleué dans vn Palais ou dans vn Temple. L'affliction & la mauuaiſe Fortune ſont à la Vertu, ce que le fer & le Sculpteur ſont au marbre: elle ſe commence & s'acheue, elle ſe taille & ſe polit par la ſouffrance: & ce n'eſt qu'apres de grands coups & de grandes pertes, qu'on luy donne vne baſe & vn tiltre, qu'elle a des ſpectateurs & des couronnes.



Mes pertes m'ont embellie.


NDIGESTE *autrefois & confuse matiere,*
Quand i'estois toute entiere,
Ie n'auois que du poids & de l'obscurité;
Grace aux sçauantes mains qui m'ont si bien polie,
Mon merite & mon prix sont de leur dureté;
Et mes pertes m'ont embellie.

LES richesses sont à l'homme de bien, ce que les feüilles sont à l'arbre ; elles luy sont de l'honneur & luy sont vtiles, parce que la Vertu accommodée attire dauantage les yeux du Peuple, & a plus d'éclat & plus de credit, que la Vertu qui est nuë. Mais il ne fait pas de l'accessoire l'essentiel, ny de ses feüilles ses racines. Il n'ignore pas l'instabilité de ces pieces de montre & d'vsage ; il sçait qu'elles ne tiennent qu'à vn filet, & qu'elles sont moins à la Vertu qu'à la Fortune. Aussi quand le temps se change, & que la Fortune contraire souffle, il luy rend le sien sans resistance & sans murmure ; & ne change ny de cœur ny d'assiete sous le vent qui le dépoüille.

Ie les



Ie les rends volontiers.



N ne me voit sous la tempeste,
Qui dépoüille mes bras, qui dépoüille ma teste,
Ny le front abbatu, ny le corps estonné;
I'ay le cœur grand & fort sous vne foible écorce;
Et rends au mauuais temps sans ployer sous sa force,
Ce qu'vn meilleur temps m'a donné.

LE Soleil n'eſt pas ſeulement l'œil de la Iuſtice, ſelon le mot du Poëte Grec, il eſt le miroir du Iuſte & le modele du Sage. Il n'y a rien de plus reglé ny de plus égal que luy. Il eſt apres Dieu, le Bienfaiſant le plus general & le moins intereſſé. Perſonne n'eſt excepté de ſes graces; il n'y a pour luy ny païs barbare, ny païs deſert; il change de maiſon tous les mois, & ne ſe change iamais; & on ne luy voit pas vne autre face quand il deſcend que quand il monte. Voila en deux traits le plus grand portrait qui ſe puiſſe faire du Sage. Il doit eſtre le meſme en tous les lieux & en tous les temps: ſa Patrie eſt par tout où il y a des hommes, par tout où il ſe peut faire du bien aux hommes: & parce que ſa grandeur eſt de ſa taille & non pas de ſon éleuation; parce que ſa lumiere luy eſt propre & de ſon fonds, il eſt auſſi grand dans le bas eſtage que dans le haut; & le iour qu'il fait eſt égal en quelque part que la Fortune le mette.



Il est le mesme dessus & dessous.



E suis le mesme en toutes les saisons;
Ie ne me change point en changeant de maisons;
Et conserue par tout ma force & mon allure.
Ie monte sans orgueil , sans honte ie descens;
Et suis , quoy qu'il arriue en la basse Nature,
Egal en tous les lieux , non moins qu'en tous les temps;

IL ſemble que la reputation que le parfum gagne en ſe bruſlant, eſt vne chere reputation ; & qu'il luy vaudroit mieux eſtre ſans eſtime, que de ſe faire eſtimer par ſa perte. Mais l'eſtime ne ſe gagne que par là. L'éclat ne vient aux pierreries que par où elles ſont diminuées : le fer donne le dernier prix à l'or : la bonne grace du ſoldat eſt de ſes bleſſures: & le feu qui conſume les Poëtes & les Heros, eſt celuy qui répand au loin leur nom, & qui fait leur gloire. Cette Deuiſe peut eſtre encore veuë d'vn autre ſens : & en ce ſens, elle plaint l'inutile & pitoyable reputation de quelques Eſprits, qui ſont les delices des Cabinets & des belles conuerſations, & ſont mal-heureuſement tourmentez, ou d'ambition, ou de ialouſie, ou de quelqu'autre feu caché qui les conſume.



Il est loüé & il brusle.


OVR *faire honneur aux Saints, ie monte iusqu'aux Cieux,*
Ie répans chez les Roys vn esprit precieux;
Ie parfume la Cour, & parfume l'Eglise,
Dois-ie benir ou maudire mon sort?
Ie brusle tandis qu'on me prise;
Et ne me fais loüer que par ma mort.

LA querelle eſt iuſte & l'émulation legitime des deux Amours, qui debattent d'vne branche de palme. La Nature n'a point d'arbre amant que celuy-là : & l'Hiſtoire n'a point d'amant plus ferme ny plus paſſionné, plus deſintereſſé ny plus pur. Les Palmes aiment en tout temps & iuſqu'à la mort : & quoy que les tempeſtes les battent, quoy que les années les faſſent vieillir, ny les tempeſtes ny les années ne les font iamais changer. S'il en meurt vne de vieilleſſe ou d'accident, la delaiſſée meurt de langueur & de triſteſſe, & cette triſteſſe eſt le premier exemple qu'on a veù des afflictions mortelles & des veufuages inconſolables. Dauantage, il ne ſe meſle ny pretention ny intereſt à leur amitié : elles n'en profitent pas d'vne ſeule feüille : & s'aimant d'vne inclination ſi forte & ſi perſeuerante ſans ſe toucher, elles nous apprennent, que le vray amour eſt plus de l'ame que du corps ; & qu'il y doit entrer plus d'eſprit que de matiere.



Elles s'aiment & ne se touchent point.


Os esprits sont vnis & nos corps separez;
Nos cœurs sont sans effort l'vn de l'autre attirez;
Et sans voix nostre amour s'exprime:
Le poids est noble & doux dont il nous fait pancher,
Et par vne discrete & mutuelle estime,
Nous nous aimons sans nous toucher.

LE Phenix n'a point de ſexe ny de pareil ; il aime hautement & en lieu où il ne peut toucher que des yeux ; il n'y a que de l'intelligence & de la lumiere, en ce qu'il aime ; & s'il ſe bruſle à cette lumiere, c'eſt ſur vn bûcher de canelle, c'eſt d'vn feu innocent qui ne le tourmente point, & qui ne luy fait point de fumée. Nous ſommes auertis par là, d'éleuer nos affections au deſſus du corps & de la maſſe : de ne leur ſouffrir rien de materiel que ce qui peut entrer par les yeux : de ne viſer qu'à ce beau abſtrait & à ce lumineux dégagé, qui éclaire ce qu'il échauffe, & qui purifie ce qu'il attire : de n'admettre aucun feu qui ne ſoit d'enhaut & de bonne odeur : & pour abreger cette Philoſophie en vn mot, d'aimer auſſi purement, que ſi nous eſtions faits comme ces Cherubins qui n'ont que les aiſles & la teſte.



Ie ne m'enflame que de lumiere.

SAns ſexe comme ſans pareil,
Ie ne prens feu qu'aux rayons du Soleil,
Et de ma mort ie fais ma vie.
Mon tourment eſt illuſtre, & mon feu parfumé ;
Et par vn amour digne & d'honneur & d'enuie,
Ie ſuis chaſte & ſuis enflamé.

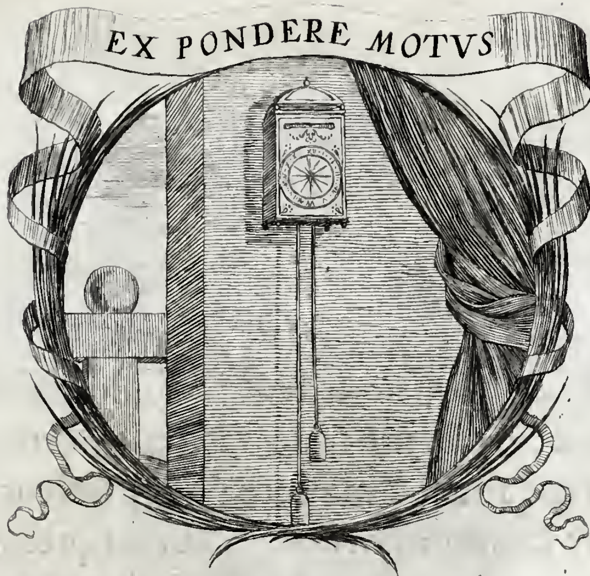
IL n'y a point de feu qui ſoit de durée que le feu elementaire ; & ſa durée luy vient de ſa pureté & de ſon éleuation. Il n'y a point d'amitié conſtante que celle qui eſt toute pure ; qui ne s'attache point au corps ; qui ne prend point de nourriture materielle, & qui eſt de la haute partie de l'ame. Celle-là ne s'éteint iamais, & quelque reuolution qui ſe faſſe dans le bas Monde, ſon action eſt touſiours viue, & ſa flame touſiours égale. Toutes les autres qui ſont de la baſſe region, & qui ſe prennent à la matiere, ne ſont que des feux folets ; vne petite vapeur les allume, vn petit ſouffle les éteint : & la flame ne s'en conſerue pas mieux dans les cedres & dans les palmes, que dans les eſpines & dans la paille.



Il eſt éternel, parce qu'il eſt pur.


ROCHE *voiſin du Ciel, allié du Soleil,*
Dans l'eſtage où ie ſuis ie n'ay rien de pareil;
Ma flame ſans matiere eſt innocente & pure:
Iene crains ny broüillas, ny deluge, ny vent;
Et ſubſiſtant ſans nourriture,
Ie ſubſiſte eternellement.

IL se peut bien dire, que l'horologe est le directeur des particuliers & du Public, le moderateur des actions & du repos, la mesure du temps & la regle de la vie. Il a vne tranquillité agissante & de seruice; il se meut insensiblement & sans trouble; & par tous ces traits, il est comme vn portrait du Sage, qui ne fait rien que de iuste & de compassé, rien qu'auec harmonie, & par mesure. Mais il est particulierement le symbole de ses amitiez, qui luy sont des poids, selon le mot de S. Augustin; ie ne dis pas des poids qui le chargent; ie dis des poids qui le meuuent & le font agir: mais qui le meuuent reglément & le font agir auec iustesse; qui le tiennent tousiours éueillé & tousiours en l'air; & en font comme vn Planete officieux, qui roule continuellement & sans bruit pour le seruice de ses amis.



Mon mouuement se fait de mon poids.


NFATIGABLE *iour & nuit,*
Ie marche sans repos, sans erreur & sans bruit,
Quelque saison qu'il fasse, & quoy qu'il se rencontre.
I'agis tousiours & parle rarement;
Ie suis le mesme au cœur, que ie suis à la montre;
Et de mon poids ie fais mon mouuement.

LE feu du Buiſſon ardent ſi renommé dans l'Eſcriture, n'eſtoit pas de ces feux licencieux, qui ne reſpectent aucune matiere; qui bruſlent la pourpre comme la bure; qui noirciſſent iuſques aux thrônes & aux couronnes, & ne pardonnent ny aux Palais ny aux Egliſes. Il eſtoit innocent & retenu; il ne fumoit point & ne faiſoit point de cendre; il honoroit ſa matiere, & donnoit de l'éclat à des épines meſmes & à des feüilles. Le feu de la charité, & le feu des amitiez honneſtes, viennent de meſme ſource & ſont de meſme nature que celuy-là. Ils ſont ardens & modeſtes; ils reſpectent leur matiere & luy font honneur; ils ne laiſſent ny cendre ny fumée qui la noirciſſe; & la flame en eſt illuſtre & de bonne odeur à quelque ſujet qu'elle ſe prenne.



Innocemment.



A naissance est celeste & ma forme diuine;
D'vne mesme vertu i'échauffe & i'illumine;
Il n'est vent ny broüillas qui me puisse obscurcir;
Et d'vne pure ardeur ma matiere allumée,
Sans s'abattre ny se noircir,
Ne fait ny cendre ny fumée.

BIEN que S. Denys ait dit que l'amour estoit extatique; il est certain neanmoins qu'il en est fort peu d'extatiques. Ils sont presque tous interessez & proprietaires; ils demeurent presque tous dans la conuoitise, qui est attirante & resserrée; & de mille, à peine en trouue-t'on vn seul qui aille iusques à l'amitié qui pousse au dehors & qui fait l'extase. Cette Deuise est l'expression d'vn Amy de cette sorte d'amitié; l'interest luy est vne idole inconnuë : il est aussi aueugle pour la Fortune, que la Fortune le sçauroit estre pour luy: il conte ses gains par ses seruices; & s'il ne peut seruir & se rendre agreable qu'en se perdant, il contera ses gains par ses pertes.

Que ie



Que ie periſſe pourueû que ie plaiſe.

D'VN noble feu mon ame conſumée,
Suit de mon corps l'honorable fumée;
Et par vn ſort nouueau ma vie eſt de mourir.
La chaleur m'eſt amie, elle m'eſt aduerſaire,
Et mon but n'eſtant que de plaire,
Il ne m'importe de perir.

CETTE ceinture de feu qui enuironne le Monde, & qui eſt vne des plus importantes pieces du Monde, n'eſt veuë de perſonne: & ie ne ſçay par quelle fatalité, tous les autres feux qui ſont les plus nobles ſont les moins viſibles. On ne peut viure & voir Dieu, qui eſt la ſource & le terme de tous les beaux feux. On ne voit que la plus materielle partie des Aſtres; & ces Miniſtres de feu qui les gouuernent nous ſont entierement inuiſibles. Il y a dans tous les corps vn eſprit de feu qui ne ſe peut voir des yeux du corps. Plus la Charité eſt parfaite, & plus elle fuit l'oſtentation & le Public. Les plus grands courages ſont les plus retenus; & les Amitiez les plus hautes & les plus heroïques, ſont les plus modeſtes, les plus couuertes & les plus ennemies de l'éclat & de la montre.



Il n'eſt veû de perſonne.



Sloigné de la terre, eſloigné des matieres,
Qui pourroient eſtouffer ou noircir mes lumieres,
Ie me nourris d'eſprits nobles & glorieux:
Le Ciel qui m'entretient luy meſme me courronne;
Et pour n'auoir point d'enuieux,
Ie ne me découure à perſonne.

IL y a vn mot de l'Euangile, qui nous ordonne de faire de bons exemples de nos bonnes œuures: & il y en a vn autre, qui nous en deffend la montre, pour nous en asseurer la recompence. La Charité qui est discrete, se partage entre ces deux commandemens: elle donne à l'exemple ce qu'elle luy doit; mais elle oste tout ce qu'elle peut à l'ostentation: & parce qu'elle sçait, qu'vn feu découuert ne peut estre de durée, elle ne souffre aux siens, qu'autant d'ouuerture qu'il leur en faut pour seruir, ou de leur chaleur, ou de leur lumiere. Il en est de mesme de la haute Amitié, qui est ou la subalterne, ou l'alliée de la Charité: elle ne se répand point en vaines fumées, ny en bruits inutiles: elle n'affecte point l'éclat, ny ne cherche les spectateurs: elle se contente de la plenitude de son cœur; & ce qui en sort pour donner chaleur à son action, est vne décharge necessaire, & non pas vne effusion de montre.



Plus dedans que dehors.


A Nature à mes feux n'a rien fait de pareil;
Ceux qui sont allumez dans le corps du Soleil,
Ont la chaleur moins viue, & la flame moins belle.
Ils surmontent la pluye, ils resistent aux vents;
Et ce que i'en fais voir n'est rien qu'vne étincelle,
De ce que i'en cache au dedans.

LE Lierre ne quitte iamais vn arbre à qui il s'est vne fois attaché: il l'embrasse vieil & dépoüillé, comme il l'a embrassé ieune & verdoyant : il n'y a point de vent ny de gresle, il n'y a point de tempeste ny de foudre, qui l'en puisse separer : & encor apres que la mort l'a abbatu & qu'il est pourry, il luy est aussi vny que s'il estoit debout & en vie. Le symbole est noble & bien marqué, pour nous enseigner que l'amitié n'est pas seulement vne societé pour le Printemps, & pour les beaux iours : qu'elle doit estre de toutes les saisons & de tous les âges : que ses liens doiuent estre plus forts que le fer que l'on donne au Temps, & que celuy-là mesme que l'on donne à la Fortune : & qu'il faut estimer iusqu'à l'écorce & à la cendre d'vne personne qu'on a aimée ; qu'il faut garder fidelité à son ombre mesme & à sa memoire.



Il n'est point vieux pour moy.

Lié des bras, lié du cœur,
Au cher appuy de mon bonheur,
Ie dépite la mort, & braue la tempeste:
Le temps qui détruit tout luy garantit ma foy;
Et quoy que la vieillesse ait dépoüillé sa teste,
Il est encor ieune pour moy.



IL n'y a point de religion qui oſte la chaleur au feu : le ſacré eſt auſſi ardant que le prophane : & des papillons ſe bruſlent auſſi bien à vn cierge beny qu'à vn autre. Cela veut dire, qu'il n'eſt pas ſeur de ſe trop fier à la vertu d'autruy : qu'il n'en eſt point de ſi conſacrée ny de ſi modeſte, aupres de laquelle on ne doiue eſtre ſur ſes gardes : que la deuotion a ſes pieges & ſes attraits auſſi bien que la licence : qu'elle peut eſtre ſcandaleuſe ſans eſtre coupable : & qu'il n'y a que les roſes ſans eſpines, & que les Vierges ſans corps, qui ne ſont point dangereuſes.

Quoy



Quoy que ſacré il ne laiſſe pas de bruſler.



ON corps eſt pur & plus pure eſt mon ame;
La Pieté me nourrit d'vne flame,
Qui me conſume & les iours & les nuits;
Mais que ſert-il de feindre?
Ie ſuis encor à craindre,
Et pourrois vous bruſler tout ſacré que ie ſuis.

IL n'y a rien de pur en ce Monde: il n'y a rien qui plaiſe innocemment, & qui attire de bonne foy: & il eſt des choſes les plus regardées & les plus couruës, comme de ce buiſſon ardent; elles piquent par où elles éclattent. Le plus beau des Aſtres eſt le plus malfaiſant; le plus noble & le plus illuſtre des Elemens eſt le plus ruineux; la plus agreable de toutes les fleurs eſt la plus piquante. D'ailleurs le feu de la pourpre a ſes eſpines; les diamans des Couronnes ont leurs pointes; les meres du miel ont leur aiguillon; la bonne Fortune a ſa rouë, & le haut de cette rouë a ſes cloux auſſi bien que le bas; & de tous les rayons qui ſe ſont répandus de la face de Dieu ſur la matiere, celuy qui iette le plus d'éclat eſt le plus dangereux & le plus à craindre.



Il pique par où il brille.

PAR la lumineuse couronne,
Qui m'éclaire & qui m'enuironne,
Des cœurs comme des yeux ie suis l'estonnement:
Mais que personne ne s'en flatte;
Ma lumiere n'est qu'vn tourment,
Et ie pique autant que i'éclate.

ON a tousiours crû, que la beauté estoit vne souueraineté de droit naturel; vne royauté qui n'est ny electiue ny de succession; vn empire sans prouince & sans armées. Il est plus croyable, que c'est vne Tyrannie qui est authorisée de la Nature, qui est agreable & violente, qui est le tourment & le plaisir de ceux qui la souffrent. Elle fait des prisonniers sans prison, & des esclaues sans chaisnes : elle donne la torture à l'esprit sans toucher au corps ; & en cela particulierement elle ressemble au Basilic, qu'estant née comme luy la couronne sur la teste, comme luy elle est fatale à ceux qui la voyent ; comme luy elle tuë sans blesser, & est homicide autant de fois qu'elle regarde.



Il tuë ſans bleſſer.

AVec moy ma puiſſance eſt née;
I'ay d'vn cercle fatal la teſte couronnée;
Et porte dans les yeux droit de vie & de mort.
Sans cordes & ſans fers ie donne la torture;
Et par vn inſenſible & dangereux effort,
Ie puis tuer ſans faire de bleſſure.

IL n'y a point de bon mot à dire, qui n'ait esté dit de la Rose. Saphon l'a declarée Reyne des fleurs; & a dit qu'elle estoit l'œil du Printemps & la pourpre de la Terre. Vn autre eust pû dire qu'elle est vn escarboucle viuant, vne estoile vegetable, vn feu parfumé. Elle peut estre tout cela en vers; en deuise, elle est l'image de ce bien fragile & dangereux, qui est tout composé de feux & de traits, qui brusle & qui blesse par la veuë, qui est souuent le peril & le deshonneur du sujet qui le possede, & quasi toujours le tourment de ceux qui s'en approchent.



Elle est toute flame & toute flesches.

RIVALE *des Astres des Cieux,*
I'attire les cœurs & les yeux;
Et le nombre est petit de ceux qui s'en deffendent.
Mais que ce petit nombre euite de regrets!
Pour le tourment des lasches qui se rendent,
Ie suis toute de flame, & suis toute de traits.

LEs Vieillars ſollicitateurs de Suſanne iuſtifient la verité de cette Deuiſe, où vne montagne ardente & couuerte de neige, enſeigne que le feu eſt à craindre aux teſtes blanches, comme aux teſtes vertes : qu'il ſe prent auſſi bien à la pourriture qu'à la fleur : que s'il y a vne enfance de cent ans, comme parle l'Eſcriture, il peut bien y auoir vne ieuneſſe de meſme âge : qu'il peut y auoir vne verdeur apres la ſaiſon, comme il y a vne maturité auancée : & que la ſageſſe & la vertu ſont de la grace de Dieu, & de la force de l'eſprit, & non pas de la foibleſſe du corps ny de la ruine des années.



Il n'épargne point les testes blanches.



E ne respecte point les ans;
Les tiltres que donne le Temps,
Me sont qualitez inconnuës:
Ie ne distingue point ses neiges de ses fleurs;
Et mes plus grands bûchers, mes plus fortes ardeurs
Se font sous des testes chenuës.

N

CE symbole est instructif de quelque costé qu'on le prenne. S'il est pris pour ce Buisson mysterieux, sur lequel Dieu descendit, auec vn feu innocent & sans fumée; il enseigne que la Charité est du desert: qu'elle s'ayme sur les montagnes & dans les lieux esloignez de la bouë & du tumulte: & qu'on la voit plus ordinairement dans les ronces, que parmy les fleurs. Il enseigne encor en ce sens, qu'vn Dieu souffrant est la propre matiere du saint amour; & qu'il n'y a rien à quoy son feu se prenne plustost, qu'à la la croix, aux cloux & aux épines du Caluaire. Au contraire, si ce feu est pris pour vn feu materiel & de la basse region, il enseigne, que la solitude que Dieu ne garde point est mal asseurée: que le feu se prent aux épines mesmes qui ne sont pas arrosées de la grace: & que l'incontinence est quelquefois la punition de l'austerité orgueilleuse.



Il brusle parmy les épines.



Vstere en mon habit, austere en mon sejour,
Je vis loin des Citez, & plus loin de la Cour,
Herißé iusques aux racines:
Mais tout cela me sert de peu,
Ny le desert ny les épines,
N'ont pû me garantir du feu.

IL n'y a rien de ſi froid qui ne s'échauffe; rien de ſi dur ny de ſi fort d'où il ne ſorte du feu. Il en ſort du fer & de l'acier ; il en ſort du marbre & des cailloux ; il en ſort meſme des oſſemens des Lyons morts. Par là nous ſommes auertis, qu'il n'y a point de ſuejt où la Nature ne prenne feu, ſi la Grace ne l'en preſerue : qu'il n'y a point de temperament inuincible, ſi cette eau diuine n'y eſt meſlée : & que la dureté la plus auſtere & la plus ſauuage n'en eſt pas exempte, s'il n'y tombe quelque goutte du Ciel qui l'amoliſſe.



Il ſe trouue meſme dans les durs.


E Monde eſt plein de feu de l'vn à l'autre bout;
Par tout il ſe répand, il penetre par tout;
Il eſt l'ame des corps, il eſt l'eſprit des ames:
Il ſe prend ſous les monts, il ſe prend ſur les flots;
Iuſqu'au cœur des rochers il s'allume des flames;
Et les plus fiers Lyons en portent dans leurs os.

LA Nature armée de dogmes, & fortifiée par la Philosophie, n'est pas plus heureuse contre les passions, que la Nature toute nuë & abandonnée. Au contraire, plus la Philosophie l'endurcit & la resserre en soy-mesme, & plus elle la dispose à l'action du feu, qui est plus violent contre les sujets qui se pressent deuant luy, que contre ceux qui se retirent. Il faut donc apprendre de cette Deuise, & du mot du Sage, que la moderation & la continence, sont de la grace de Dieu, & non pas de la fermeté du cœur, ny de la force de la raison: & cette grace, selon S. Augustin, n'est pas pour les rochers des montagnes qui luy resistent; elle est pour la terre des vallons qu'elle penetre.



Plus il est dur, & plus il est ardent.

DE QVOY *me sert ma longue resistance,*
Si dans mon sein ie porte la semence,
De cét esprit ardent dont ie suis allumé?
Et force & dureté contre luy me sont vaines;
Plus ie suis dur; plus i'endurcis mes veines,
Et plus enfin ie m'en trouue enflamé.

LEs aiſles ont eſté données aux abeilles, parce qu'elles ont à viure dans le miel, qui leur eſt comme vne glu naturelle, & vn piege domeſtique. Il ſemble qu'elles ſeroient bien plus neceſſaires à l'homme, pour qui toutes les creatures ſont gluantes, & pour qui il y a par tout des pieges & des filets. Mais que feroit-il de ces aiſles, puis qu'il peut eſtre pris de loin & où il n'eſt pas; puis qu'il ne faut qu'vn ton de voix ou vn regard, puis qu'il ne faut qu'vn ouy dire pour le prendre? Il ne ſe peut garantir qu'en s'attachant à la Croix; qu'en ſe iettant dans le cœur de celuy que l'amour a attaché à la Croix. Ces liens le ſauueront de toute ſorte de filets; & ſa liberté luy ſera gardée, tant qu'il gardera cette priſon.



Sa priſon l'aſſeure.

ELVY *qui le premier m'oſta la liberté,*
Me mit en ſeureté:
De ſa grace ie ſuis hors de priſe & de crain-te.
Pieges, appas, filets, ſont pour moy ſuperflus;
Pour moy la fraude eſt vaine, inutile eſt la feinte,
Vn priſonnier ne ſe prent plus.

IL y a des prisons sans murailles & sans portes; il y a des tenebres de midy; il y a des chaisnes où il n'entre ny fer ny acier, & qui sont plus dures que le fer, & plus fortes que l'acier. De ces prisons, de ces tenebres, & de ces chaisnes, il se fait des esclaues qui se croyent leurs maistres, parce qu'ils sont laissez sur leur foy; & cependant ils ne sont que leurs geoliers & leurs gardes. Ie mets en ce rang, tous ceux qui ont le cœur attaché, qui ont la raison obscurcie & liée, qui ont perdu la liberté de l'esprit. Ces gens-là ne sont pas moins prisonniers, quoy que leurs prisons marchent auec eux. Ce sont des forçats qui donnent mouuement à leur galere: ce sont des Demons qui sont accompagnez de leur enfer: ce sont des faucons échapez auec le chaperon & la longe; en quelque part qu'ils aillent, ils portent leur nuit & leur chaisne.



Ma nuit & mes liens me suiuent.


A liberté n'est plus en mon pouuoir;
En vain ie fuis afin de la r'auoir;
De ma prison la closture est trop forte:
En quelque lieu que i'aille elle me suit;
Et ie porte par tout où mon aisle me porte,
Prisonnier égaré mes liens & ma nuit.

IL n'y a point de chaſſe plus dangereuſe que celle des cœurs : elle ne ſe termine guere que par la priſe du chaſſeur ; & c'eſt principalement de ceux-là qu'il eſt écrit, que leurs mains ſont des pieges pour leurs pieds. Outre qu'on ne pourſuit que ce qu'on eſtime ; & que l'eſtime eſt vn commencement d'attache : c'eſt vne eſtrange proye que le cœur humain ; il ne fuit que le cœur, & ne ſe donne qu'au cœur ; & quelque appas qu'on luy preſente, s'il n'y a du cœur, il eſt impoſſible de le prendre. Cela regarde la vanité de certaines perſonnes, qui ſe plaiſent à faire des captifs, & qui ont tous les iours quelque piege à tendre. Elles ne lient qu'autant qu'elles ſont liées : & leur chaſſe eſt ordinairement la chaſſe de la choüette, qui ne prent qu'apres qu'elle eſt priſe.



Elle ne prent point ſi elle n'eſt priſe.

HASSEVSE *attachée & captiue,*
Pour faire des captifs, moy meſme ieme priue
Du plaiſir innocent qui ſuit la liberté:
C'eſt la loy de ce jeu, pour vaincre il ſe faut rendre;
Pour arreſter il faut eſtre arreſté;
Et qui n'eſt point pris ne peut prendre.

IL y a vn éclat funeste, qui attire tous les yeux, & qui fait mal à tous les yeux qu'il attire. Cét éclat est celuy des Riches que l'iniustice & la Fortune ont faits à la haste. En vn moment ils s'éleuent de la terre où ils sont nez : ils montent à la plus haute region du grand Monde : ils donnent de la jalousie aux Astres par leur bruit, & les effacent de leur lustre: ils font des spectacles publics de leur pompe particuliere, & de leur magnificence priuée; & cette pompe est le sang & la substance de leur Patrie mourante; cette magnificence est des entrailles & de l'esprit de leur malheureuse Mere qu'ils ont déchirée.

FIN.



Ils luisent de la mort de leur Mere.

ILLVSTRE *Mere & renommée,*
D'vn feu glorieux animée,
I'éleue mes Enfans à la iuste grandeur:
Et mes Enfans d'vn esprit de vipere,
Pour luire d'vne courte & fatale splendeur,
Déchirent le sein de leur Mere.

FIN.

